

Black Pharaohs matter

—
PAR EMMANUEL DAYDÉ
—

Pharaon des Deux Terres – l'épopée africaine des rois de Napata

Musée du Louvre, Paris

Du 18 avril au 25 juillet 2022

Commissariat : Vincent Rondot, assisté de Faïza Drici et Nadia Licitra, avec Hélène Guichard

Si la construction du lac Nasser n'avait pas contraint à remonter en hauteur les grands temples égyptiens de Nubie, se souviendrait-on encore de l'épopée des pharaons noirs, qui unifient Kouch à l'Égypte au VIII^e siècle av. J.-C. ? Fêtant leurs dix ans de fouilles françaises au Soudan, le Louvre ressuscite la splendeur des cinq grands rois de Napata, de Piânkhy à Taharqa et Tanouétamani, dans l'ombre de Linant de Bellefonds, Verdi ou Michel Ocelot. Un excès de monde.

Si l'Égypte ancienne a toujours été un corridor vers l'Afrique subsaharienne, les pharaons égyptiens avaient-ils pour autant la peau noire ? L'étude menée sur la momie de Ramsès II, qui a conclu à un leucoderme de type méditerranéen proche de celui des Berbères,

permet d'en douter. Il a pourtant bel et bien existé une dynastie de pharaons noirs : l'oubliée 25^e, qui prend le pouvoir au VIII^e siècle av. J.-C., dont Diodore de Sicile parlait en termes fort élogieux : « Bien des générations plus tard, écrivait l'historien grec au I^{er} siècle av. J.-C.,

régna sur l'Égypte Sabakon, d'origine éthiopienne et de loin supérieur à ses prédécesseurs en piété et en bonté. » Dès le Moyen Empire, Sésostri III mène quatre campagnes meurtrières contre le royaume de Kouch, lointain pays de l'or situé au sud de la deu-





xième cataracte, avant de s'emparer de leur première capitale, Kerma, et d'annexer la Nubie soudanaise jusqu'à la troisième cataracte. Mais lors de la Troisième Période intermédiaire, cette Égypte qu'on dit « du crépuscule » traverse une période de doute et d'instabilité. Aussi, vers 720 av. J.-C., Piânkky, puissant roi issu d'une lignée de souverains qui domine le pays de Kouch,

totallement égyptianisé depuis la fin du Nouvel Empire, se fait « le champion d'Amon ». Pourvoyeur d'eau habitant d'obscures cavernes, le dieu des dieux africain de Thèbes, créateur à la peau brune de tout ce qui existe, réside dans la solitaire et majestueuse *Montagne pure* du Djebel Barkal à Napata, table de pierre devant laquelle se dresse un piton rocheux identifié au cobra. Face

aux roitelets libyens qui s'agitent au nord, Piânkky promet de restaurer son culte, du confluent soudanais du Nil Blanc et du Nil Bleu jusqu'au delta du Nil en Méditerranée, en nommant sa sœur Amenirdis Adoratrice d'Amon à Karnak – avant que sa propre fille Chépénoupet ne lui succède. Depuis son fief de Napata, situé en deçà de la 4^e cataracte du Nil, le héros rassembleur part à la conquête des petits royaumes de Thèbes, Héropolis, Héracléopolis ou Memphis – royaumes certes divisés, mais néanmoins coalisés sous la bannière du redoutable prince de Saïs, Tefnakht, vaincu mais non brisé.

Juliette Agnel. Série *Taharqa et la nuit*.
2019, tirage fine art mat, 80 x 120 cm.

Copie des sept sculptures des cinq pharaons
(Taharqa, Tanouétamani, Senkamanisken, Anlamani et Aspelta).

Ô prince puissant Piânkhy !

La *Stèle triomphale* (dont l'exposition du Louvre montre un moulage de 1891), trouvée en 1862 avec quatre autres par un officier égyptien au Djebel Barkal, garde le souvenir de la folle entreprise. Cent soixante lignes de hiéroglyphes égyptiens serrés les uns contre les autres listent sur toutes ses faces les tactiques de siège, les cadeaux d'épouses royales ou les rituels de purification – restaurés par le roi kouchite en personne à Thèbes –, avant qu'il ne s'en retourne triomphant à Napata, dans ses navires chargés de « tous les biens du Nord, de tous les trésors de Syrie, de toutes les essences d'Arabie ». Justifiant le nouveau pouvoir, la stèle se termine sur un chant d'allégresse : « Ô prince puissant, prince puissant, Piânkhy, ô prince puissant ! Puisses-tu exister pour l'éternité ! » On croirait presque entendre le cri « *Di Napata le gole!* » (« Les gorges de Napata ! ») que pousse le sauvage roi « éthiopien » Amonasro (Amanislo de son vrai nom) dans le pharaonique opéra *Aïda* de Verdi. Le légendaire égyptologue Auguste Mariette, inspirateur du livret comme des somptueux costumes,

n'avait sans doute pas étudié pour rien la *Stèle triomphale*, puisque sa princesse kouchite Aïda aime d'un amour interdit le général égyptien Rhadamés. C'est d'ailleurs une « même pas grande » mais vaillante *love story* entre Tanouékamani et Nasalsa que Michel Ocelot imagine de mettre à l'origine de la dynastie kouchite, dans le premier des trois contes de son prochain dessin animé *Le Pharaon, le Sauvage et la Princesse* (sortie prévue le 19 octobre). Mais la redécouverte de cette passion au désert n'aurait pas été possible sans la téméraire expédition menée entre 1818 et 1822 à la découverte de la Nubie égyptienne, pour le compte d'un aristocrate anglais, par Linant de Bellefonds.

Cultivant un goût et des noms volontiers archaïsants qui remontent à l'Ancien Empire, les princes kouchites se veulent plus pharaons que les pharaons. Se disant « maîtres des Deux Terres », ils réunissent Kouch avec celle qu'ils ont conquise, l'Égypte. Pour marquer leur différence, ils se font représenter avec un double cobra dressé, sur le bandeau qui enserre leur coiffe royale en forme de casque, au

lieu des figures tutélaires du vautour et du cobra associés. Sous leur court règne d'à peine soixante ans, le retour à la stabilité du royaume entraîne une exceptionnelle reprise de l'activité architecturale. À Napata tout d'abord, où le grand temple adossé au Djebel Barkal est agrandi plusieurs fois, mais plus encore à Thèbes. Chabaka y fait construire un Trésor tandis que Taharqa, le roi bâtisseur, dresse de grandes colonnades, réhabilite un temple écroulé d'Amon en temple de Montou ou crée l'Édifice solaire de Taharqa du Lac. Avouons-le, ce n'est pas sans une certaine déception que l'on peine à déceler une créativité proprement africaine aux œuvres kouchites. Alors que les Égyptiens du Nouvel Empire n'hésitaient pas à prêter une tête ronde et massive coiffée d'une perruque courte en boule aux « vils Kouchites », tel n'est plus le cas des grandioses représentations de ces pharaons, qui n'ont de noire que leur origine. Tandis qu'on les voit adopter la figure, comme le pagne chendjit serré sur les cuisses, des rois de l'Ancien Empire, la Divine Adoratrice Chépénoupet apparaît en Isis grandeur nature allaitant Horus.





Cache au trésor

La découverte de sept statues de cinq pharaons kouchites, retrouvées en 2003, brisées en 42 morceaux après le sac de Napata par les armées de Psammétique II, dans une fosse circulaire à Doukki Gel, permet de mieux comprendre les spécificités de leur art « d'un bon goût et d'un bon style » (selon Linant de Bellefonds). Trop fragiles pour être déplacées du musée de Kerma, les précieuses statues ont été recomposées avant d'être complétées et modélisées sur imprimante 3D à l'aide de poudre de quartz, puis peintes et dorées à la feuille. Certains esprits grincheux n'ont guère apprécié le mélange entre original et copie.

Ci-contre : Michel Ocelot.
Le Pharaon, le Sauvage et la Princesse.
2022, film d'animation, 83 min.

Ci-dessus : *Le Roi Taharqa en offrande devant le dieu-faucon Hémen*. Entre 690 et 664 av. J.-C., bois, bronze, grauwaacke, 19,7 x 26 x 10,3 cm. Musée du Louvre – Département des Antiquités égyptiennes, Paris.

Pourtant, force est de reconnaître que le résultat, entouré par les métaphysiques photographies de géants, écroulés dans les nuits d'étoiles de la carrière de Tombos, par Juliette Agnel, est stupéfiant de vérité. Le majestueux Colosse de Taharqa en granit noirci restitue au roi des traits africains, celle aux cornes de bélier d'Anlamani rappelle qu'Amon était figuré à Kouch sous l'aspect d'un bélier protecteur. Quant aux effigies de Tanouétamani et de Senkamanisken, elles sont couronnées du pschent pharaonique, alors même qu'ils n'ont jamais régné sur l'Égypte – sinon dans leurs rêves. Sous les coups de boutoir des Assyriens, Taharqa abandonne Memphis pour se replier temporairement au sud. Mais en 667 av. J.-C., Assourbanipal reprend les villes du delta, empalant et écorchant ses habitants. Au bout de 26 longues années, « la nuit de la mort a rattrapé » Taharqa, qui se fait enterrer au cimetière royal d'El Kourrou, dans la plus haute pyramide jamais construite

au Soudan (63 m). En 663 av. J.-C., le sac de Thèbes, aussi retentissant pour l'époque que celui de Rome au XVI^e siècle, contraint son successeur Tanouétamani à s'enfuir prestement pour Kouch. Recrutant des mercenaires grecs, « hommes de bronze » réputés invincibles, Psammétique II, le nouveau pharaon indigène, assoit la 26^e dynastie saïte en détruisant Napata. Capitale du dernier royaume de Kouch, Méroé, en aval de la sixième cataracte, développe une ultime civilisation africano-pharaonique, dont témoignent d'immenses nécropoles à pyramides à forte pente. Au IV^e siècle de notre ère, les Noubas de Kau quittent le Kordofan pour assaillir à leur tour Méroé. Au XX^e siècle, ces mêmes Noubas inspirent à Ousmane Sow sa musculeuse série éponyme, où, lors du rituel des moissons, des hommes aux bracelets tranchants se battent tandis que les femmes en transe agitent des fouets. Il n'est pas interdit de voir là une résurgence – sans doute involontaire – de l'esprit kouchite. ■